Document généré le 22 mai 2025 09:47

XYZ. La revue de la nouvelle

Les couleurs de l'enfance

Édith Bourget

Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3546ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourget, É. (2003). Les couleurs de l'enfance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 15–17.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les couleurs de l'enfance

Édith Bourget

Anna nous suivait, maussade. Il avait fallu que je me fâche pour qu'elle enfile la robe et les collants noirs réglementaires, pour que je tresse ses cheveux de jais. Ses yeux ténébreux me fusillaient toutes les fois que les miens, aussi ténébreux, les croisaient. Elle n'avait que sept ans et elle détestait ces soirées. Autant que son père et moi les haïssions.

Mais nous ne pouvions y couper. Il était impératif de nous y faire voir pour garder notre niche dans cette Société et assurer l'avancement de nos carrières, de notre standing social. À cause d'Anna, nous serions en retard. Il faudrait nous couler dans la foule sans nous faire remarquer. Nous étions tous les trois habillés du noir obligatoire et de fort mauvaise humeur. Anna traînait derrière. Elle était têtue. Là-bas, nous allions devoir projeter l'image d'une famille unie et heureuse de son sort. Anna rechignait. Nous l'avons sermonnée, sommée d'avancer puis suppliée. Nos voix anxieuses ont dû finalement la toucher puisqu'elle a accéléré le pas. Elle a même esquissé un petit sourire qui nous a rassurés et encouragés.

À notre arrivée, la foule était dense et les conversations monocordes et posées s'immisçaient entre les parfums des femmes. Des robes et des smokings noirs surmontés de visages lunaires inexpressifs bougeaient mollement. La soirée sentait le chic et l'ennui. Anna a soupiré en regardant ses chaussures noires comme ses habits. Ici, aucune fantaisie ni dérogation permises.

Devant nous brocart, taffetas, serge, organdi, lainage, satin, velours, lamé mêlaient leurs nuances subtiles de noir profond, bleuté, brunâtre, verdâtre ou violacé. Dans quelques instants nous ferions partie de ce théâtre d'ombres chinoises agglutinées en une masse presque uniforme. Nous perdrions un peu plus nos personnalités, notre essence. Les traits de nos visages s'étendraient à l'horizontale. Nous deviendrions des acteurs rigides. Des marionnettes de bois.

Mais il fallait entrer dans ce triste jeu.

Nous avons vite perdu Anna de vue. Sans doute cherchait-elle les autres enfants cachés derrière le mur de jupes et de pantalons d'ébène. Les enfants se rassemblaient souvent près de la scène. À vingt-deux heures, le patron de la Société y monterait pour prodiguer son inévitable et prévisible laïus.

Notre vie n'avait rien de réjouissant. Pour Anna, c'était un cauchemar. Tout avait changé depuis notre installation dans cette ville souterraine réglée par les diktats et lubies du maire qui était aussi le patron de la Société où travaillaient tous les habitants. Nous étions bien payés, le travail de recherche était passionnant autant qu'étrange.

Lui, le patron, voyait en noir et blanc. Aucun cône dans la rétine. Absence de couleur. Totale. Il exigeait que notre vision du monde se rapproche de la sienne. Dans notre contrat d'engagement, il y avait donc une clause qui spécifiait que nous devions bannir les couleurs de notre environnement. Seraient tolérés uniquement le noir, le gris et le blanc. Les adultes s'engageaient aussi à ne pas sortir de l'enceinte de la ville avant trois ans. Deux ans que nous assistions chaque semaine à ces soirées mortelles.

Certains matins, je me demandais si mes yeux percevaient encore le bleu, le jaune, le rouge et toutes les merveilleuses teintes exubérantes si agréables à agencer. Nous vivions dans un décor de marbre noir, de cuir anthracite, de céramique blanche. Après tous les traitements chimiques, les aliments prenaient une teinte gris cendre. Le rose de mes joues avait disparu. Mon sang était gris. Sans doute à cause de cette alimentation peu naturelle.

Quel était donc le vert exact de la limette ? Le jaune de la banane était-il plus pâle que celui du citron ? Et la mer ? Et le ciel ? Mes souvenirs de toute cette beauté s'estompaient, se fondaient dans l'éternelle grisaille de nos vies. Était-ce le sort réservé à l'Humanité ?

Les musiciens entraient tenant près du corps leurs instruments de métal ou de bois sombres. Accompagnée des autres enfants, imitant les soldats d'un défilé, Anna les suivait sur la scène. Elle souriait en me cherchant des yeux. Elle marchait en

levant bien haut les pieds, la main dans la poche de sa robe. Une fois immobile au centre de la scène, elle l'a sortie et a lancé à la foule de petites pastilles roses, bleues, rouges, vertes, jaunes, orange, violettes et brunes en disant : « Regardez papa et maman ce que mamie m'a donné lorsque je suis allée chez elle. »

J'ai su alors que nous perdrions nos emplois, que notre fille pouvait désormais garder un secret, que les Smarties existaient toujours, que mes yeux voyaient encore les couleurs de mon enfance. Et que tout cela me rendait extraordinairement heureuse.